

# Diego Gelmírez: Un archevêque de Compostelle “pro-français”?

Adeline Rucquoi  
C.N.R.S., Paris

*La France de Diego Gelmírez. Art et architecture aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles,*  
Journées d'Études, Paris 1 et 2 avril 2010

## Diego Gelmírez: ¿Un arzobispo de Compostela “profrancés”?

Adeline Rucquoi  
C.N.R.S., Paris

**Resumen:** El renombre de Diego Gelmírez, obispo inicialmente, más tarde arzobispo de Santiago de Compostela (1100-1140), presenta abundantes vínculos con Francia. Se asocia a la abadía borgoñona de Saint-Pierre de Cluny, al maestro de la elocuencia que hizo venir de Francia, a los canónigos a quienes hizo partir, a Raimundo de Borgoña, conde de Galicia, al hermano de éste, el papa Calixto II, a la elaboración del *Pseudo Turpín* y de la *Guía del peregrino a Santiago de Compostela*, al viaje que realizó a Roma en 1105 atravesando Francia y al que quiso hacer en 1119 a Clermont, al “camino francés”. Este artículo estudia la tradición historiográfica que subyace a este papel atribuido a Francia, analiza las políticas emprendidas por Hugo de Cluny y Richard de San Víctor de Marsella en época de Alfonso VI de Castilla y León, presta atención a las alianzas establecidas por el prelado compostelano a lo largo de los decenios de administración de su iglesia, y muestra cómo, en circunstancias difíciles debido a exigencias reales y pontificales, Diego Gelmírez supo utilizar en su propio beneficio y en el de su sede todos los poderes extranjeros, eclesiásticos y laicos de su tiempo.

**Palabras clave:** Diego Gelmírez. Codex Calixtinus. Cluny. San Victor de Marsella. Roma.

---

## *Diego Gelmírez: ¿A pro-French Archbishop of Santiago”?*

Adeline Rucquoi  
C.N.R.S., Paris

**Summary of text:** *The renowned Diego Gelmírez, first the Bishop, then later the Archbishop of Santiago de Compostela (1100-1140), had abundant connections with France. He was associated with the Abbey of Saint-Pierre de*

*Cluny in Burgundy, with the master of eloquence whom he sent for from France, with the canons whom he sent, with Raymond of Burgundy, Count of Galicia, with the latter's brother, Pope Calixtus II, with the creation of Pseudo Turpin and the Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela, with the journey he made to Rome in 1105 crossing through France and also the journey he would like to have made in 1119 to Clermont, and with “the French Way”. This article studies the historiographical tradition which underlies the role attributed to France, analyses the political moves undertaken by Hugo de Cluny and Richard of St. Victor de Marseilles in the era of Alfonso VI of Castile and Leon, draws attention to the alliances established by Gelmirez during the decades in which he administered his church, and shows how, in the difficult circumstances due to royal and papal demands, Diego Gelmirez knew how to turn to his own advantage and to the advantage of his see, all the foreign, ecclesiastical and secular powers of his time.*

**Key words:** Diego Gelmírez. Codex Calixtinus. Cluny. St. Victor of Marseilles. Rome.

## Diego Xelmírez: un arcebispo de Compostela “profrancés”?

Adeline Rucquoi  
C.N.R.S., Paris

**Resumo do texto:** o renome de Diego Xelmírez, bispo inicialmente, máis tarde arcebispo de Santiago de Compostela (1100-1140), presenta abundantes vínculos con Francia. Asíciase á abadía borgoñona de Saint-Pierre de Cluny, ao mestre da elocuencia que fixo vir de Francia, aos cóengos a quen fixo partir, a Raymond de Borgoña, conde de Galicia, ao irmán deste, o papa Calisto II, á elaboración do *Pseudo Turpin* e da *Guía del peregrino a Santiago de Compostela*, á viaxe que realizou a Roma en 1105 atravesando Francia e á que quixo facer en 1119 a Clermont, ao “camiño francés”. Este artigo estuda a tradición historiográfica que subxace a este papel atribuído a Francia, analiza as políticas emprendidas por Hugo de Cluny e Richard de San Víctor de Marsella en época de Afonso VI de Castela e León, presta atención ás alianzas establecidas polo prelado compostelán ao longo dos decenios de administración da súa igrexa, e amosa como, en circunstancias difíciles debido a esixencias reais e pontificais, Diego Xelmírez soubo empregar no seu propio beneficio e no da súa sede todos os poderes estranxeiros, eclesiásticos e laicos do seu tempo.

**Palabras clave:** Diego Xelmírez. Codex Calixtinus. Cluny. San Victor de Marsella. Roma.

Évêque, puis archevêque, de Compostelle de 1100 à 1140, Diego Gelmírez aurait été, si l'on en croit sa biographie dans l'*Historia Compostellana*, le fils d'un noble galicien, en son temps gouverneur de la région s'étendant aux alentours d'Iria. Élevé par l'évêque Diego Peláez (1071-1088), chanoine de la basilique Saint-Jacques, chancelier et secrétaire du comte de Galice Raymond de Bourgogne, à la cour duquel il résidait, il fut nommé, à la demande des nobles de la région précise l'*Historia*

*Compostellana*, administrateur du diocèse entre 1088 et 1094. Les comtes Raymond et Urraca, poursuit le texte, nommèrent évêque de Santiago un moine clunisien, Dalmace, qui, au concile de Clermont en 1095, obtint du pape Urbain II, ancien prieur de Cluny, l'exemption pour son diocèse, et mourut à son retour en Galice; Diego Gelmírez fut à nouveau chargé de l'administration du diocèse jusqu'à 1100, date à laquelle, se trouvant à Rome “pour prier”, il y fut promu au sous-diaconat. À Compostelle, “avec l'assentiment du roi Alphonse et du comte Raymond”, il fut élu évêque de Saint-Jacques. Quelques mois plus tard, en avril 1101, il reçut la consécration épiscopale à Tolède, mais ne put se rendre de nouveau à Rome pour y recevoir le *pallium* que quelques années plus tard.

En 1105, écrit le trésorier Munio Alfonso, après avoir obtenu l'autorisation du roi, l'évêque se mit en route “par des chemins détournés” –“*clanculum divertendo incederet*”– dans la mesure où la situation politique l'empêchait de traverser le royaume d'Aragon; son périple le mena à Burgos puis “*in partes Vasconie*”, de là à Auch, Toulouse, Saint-Pierre de Moissac, Cahors, Saint-Pierre d'Uzerche, Limoges et Saint-Léonard de Noblat, jusqu'à Cluny où l'amitié qui le liait à l'abbé Hugues est longuement soulignée. De Saint-Pierre de Cluny, en allant “*per cellas et possessiones Cluniacensium obedientiarum*”, Diego Gelmírez gagna la Maurienne, puis Suse et enfin Rome où il reçut le *pallium*<sup>1</sup>.

En dehors de ce voyage jusqu'à Cluny et d'un autre voyage, qui ne put avoir lieu, en 1119 à Clermont, l'*Historia Compostellana* signale que Diego Gelmírez avait trouvé, à son arrivée sur le siège épiscopal, des chanoines et des clercs “grossiers et ignorants”, ce qui l'avait poussé à engager des maîtres étrangers pour les faire sortir des “rudiments de l'enfance”, et à envoyer en France un certain nombre de futurs chanoines “pour y apprendre la grammaire” ou “la philosophie”<sup>2</sup>. Écrit à la demande, et sous le contrôle, de Diego Gelmírez à partir de 1109 et jusqu'en 1149<sup>3</sup>, l'ouvrage exalte également la figure de Raymond de Bourgogne parée de toutes les vertus, déplore sa mort en 1107, se réjouit de l'élection de son frère Guy sur le trône de saint Pierre en 1119, précise que Diego Gelmírez introduisit dans son chapitre “les coutumes des églises de France”, insiste sur l'amitié qui liait l'archevêque à l'abbé de Cluny Pons de Melgueil qui servit d'intermédiaire auprès de Calixte pour que fût transférée à Compostelle en 1120 l'ancienne province archiépiscopale de Mérida, et ne manque pas d'évoquer des liens avec l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable<sup>4</sup>. C'est également dans l'*Historia Compostellana* qu'apparaît pour la première fois l'appellation de “chemin

1 *Historia Compostellana*, I, iv-xvii, éd. Emma Falque Rey, Corpus Christianorum – Continuatio Medievalis LXX, Turnhout, Brepols, 1988, pp. 17-43.

2 *Historia Compostellana*, I, xx, 2-3, pp. 110-112, et II, vi-viii. Fernando López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la alta Edad Media*, Santiago de Compostela, 1988, pp. 65-66. Dans les textes de l'époque, “France” désigne toujours le nord de la Loire, tandis que le sud de la Loire est appelé la ou les “Gaules”.

3 Fernando López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, pp. 48-93. *Historia Compostellana*, pp. xxix-xxxI.

4 *Historia Compostellana*, I, iv, xxiii, xxvi, xxvii, xlvi, cxiv 13; II, iii, ix, xvi, xxxiv, xlix; III, xxvi 2,

franc” ou “français” –*iter francigenus*– pour désigner la voie suivie en Espagne par les pèlerins de Saint-Jacques<sup>5</sup>.

Pour sa part, le *Codex Calixtinus*, rédigé en partie sous l'épiscopat de Diego Gelmírez et compilé en un seul volume à partir de 1140, fait une large place à Cluny, Rome et Jérusalem, attribue à Calixte II l'autorité de l'oeuvre, fait appel à la figure de Charlemagne pour authentifier la découverte des reliques de l'apôtre saint Jacques en Galice, évoque de nombreux miracles de l'apôtre survenus en France, dans les Gaules ou à des pèlerins originaires du nord des Pyrénées, et affirme que le départ des chemins de Compostelle se situe en France dans les quatre grands sanctuaires de Saint-Martin de Tours, la Madeleine de Vézelay, Notre-Dame du Puy et Saint-Gilles du Gard<sup>6</sup>.

Cluny et ses abbés, Raymond de Bourgogne, son frère Guy, archevêque de Vienne puis pape sous le nom de Calixte II, le voyage jusqu'à l'abbaye bourguignonne, les liens avec les écoles de France, l'évocation de Charlemagne, les sanctuaires de départ vers le “chemin français” de Compostelle: tout contribue à faire de Diego Gelmírez un prélat “pro-français”, ce dont témoignerait la production littéraire de son épiscopat. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les spécialistes de littérature médiévale, Gaston Paris puis Joseph Bédier, suivis au XX<sup>e</sup> siècle par Jeanne Vielliard, Adalbert Hämel ou André de Mandach, considérèrent que le *Codex Calixtinus*, en partie ou en totalité, était une oeuvre “française” et le nom d'Aymeric Picaud lui fut plus d'une fois associé. Lorsqu'il publia en 1900, le troisième volume de sa monumentale *Historia de la Santa Apostólica Metropolitana Iglesia de Santiago de Compostela*, le chanoine Antonio López Ferreiro se fit l'écho de ces opinions et souligna l'admiration exprimée par “l'auteur français du V<sup>e</sup> livre du Codex de Calixte II” qui, ajouta-t-il, “s'y entendant en architecture, devait connaître les principales églises de sa patrie”, et qui était “Aymeric”<sup>7</sup>. Parallèlement, les historiens de l'art qui s'intéressaient à l'architecture et au décor romans à la suite d'Émile Mâle voyaient dans le chemin de Saint-Jacques de Compostelle la voie d'entrée de l'art roman “français” en Espagne<sup>8</sup>. Les changements

5 *Historia Compostellana*, I, xxx, p. 59: “Idem quoque episcopus quanta in Francigeno itinere vigili exercitio condiderit...”.

6 *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus*, ed. Klaus Herbers & Manuel Santos Noia, Xunta de Galicia, 1998. Sur la date de compilation du texte, voir Manuel C. Díaz y Díaz, *El Codice Calixtino de la catedral de Santiago. Estudio codicológico y de contenido*, Monografías de Compostellanum, Santiago de Compostela, 1988. Sur le IV<sup>e</sup> livre ou *Pseudo-Turpin*, voir Klaus Herbers (ed.), *El Pseudo-Turpin. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno (Actas del VIº Congreso Internacional de Estudios Jacobeos)*, Xunta de Galicia, 2003. Sur le V<sup>e</sup> livre ou *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, voir Paolo Caucci von Saucken (ed.), *Visitandum est... Santos y cultos en el Codex Calixtinus (Actas del VIIº Congreso Internacional de Estudios Jacobeos)*, Xunta de Galicia, Santiago de Compostela, 2005.

7 Antonio López Ferreiro, *Historia de la Santa A. M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. III, Santiago de Compostela, 1900, pp. 96 et 109.

8 Émile Mâle, *L'art religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France. Étude sur les origines de l'iconographie au Moyen Âge*, Paris, 1922. Élie Lambert, “La cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle et l'école des grandes églises de pèlerinage”, dans Élie Lambert, *Études médiévales*, t. 1, Toulouse, 1956, pp. 245-259. Marcel Durliat, *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, Mont-de-Marsan, 1990.

dans la présentation des oeuvres romanes d’Espagne au Musée des Monuments Français sous la férule de Paul Deschamps en témoignent<sup>9</sup>.

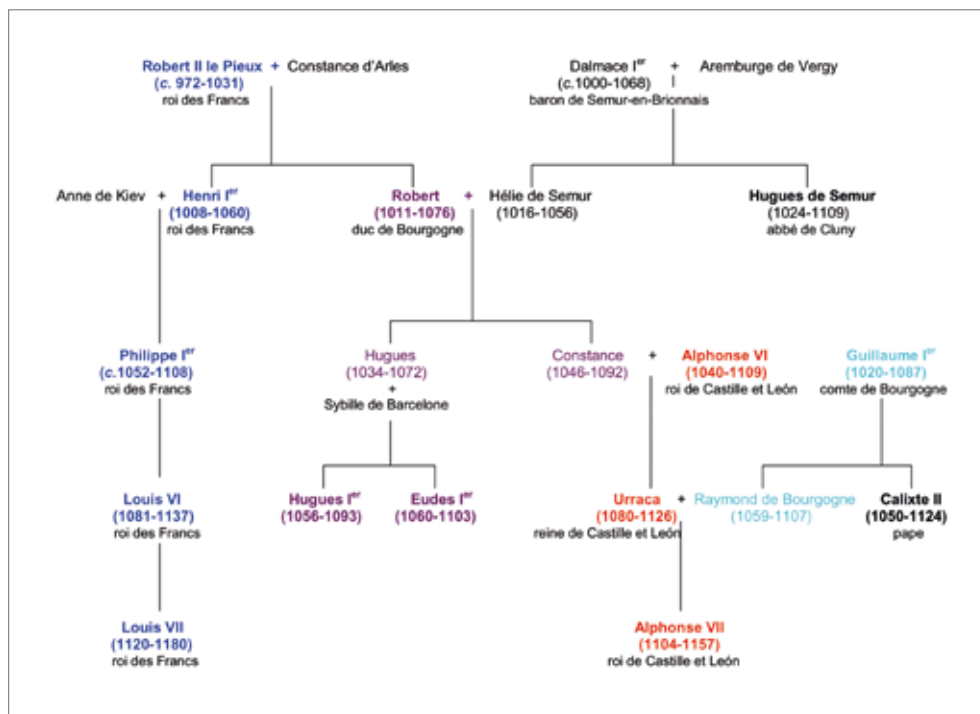
En 1949, Marcelin Defourneaux, alors directeur de l’Institut Français à Madrid, publia un ouvrage intitulé *Les Français en Espagne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, dans lequel il soutenait l’idée que l’Espagne de la fin du XI<sup>e</sup> siècle était “isolée” et “retardée”, et qu’elle devait aux “Français” –l’ordre de Cluny principalement, mais aussi Constance et Raymond de Bourgogne– un *aggiornamento* qui incluait l’adoption du rite romain et de la minuscule caroline, la moralisation du clergé, le développement du pèlerinage à Compostelle, l’introduction du féodalisme, la création de l’“école des traducteurs de Tolède”, et l’initiation à l’épopée. De multiples études furent par la suite consacrées à l’implantation de Cluny dans la Péninsule ibérique et à l’occupation de sièges épiscopaux par des prélats “français”<sup>10</sup>.

La vie et les actes de Diego Gelmírez, tels que racontés dans *l’Historia Compostellana*, et corroborés par le *Codex Calixtinus*, semblent confirmer cette thèse, dans la mesure où l’abbaye, les abbés et l’ordre de Cluny, la France, ses écoles et ses “coutumes”, ainsi que Raymond de Bourgogne et le pape Calixte II y jouent des rôles qui paraissent essentiels. Mais est-ce bien le cas? Le chanoine administrateur du diocèse de Compostelle, qui devint son évêque en 1100 puis son archevêque en 1120, et mourut en 1140, était-il “pro-français”?

L’historiographie a fait d’Hugues de Semur, abbé de Cluny, l’artisan de la réforme ecclésiastique en Espagne. Parmi les prédécesseurs immédiats de Gelmírez, *l’Historia Compostellana* mentionne Diego Peláez (1071-1088), promoteur, vers 1075, de la nouvelle basilique destinée à remplacer l’ancien sanctuaire apostolique. Sous son épiscopat, l’abbé Hugues de Cluny commença à s’intéresser à l’Espagne. Il obtint tout d’abord, en 1071, l’exemption du monastère de San Juan de la Peña dans le jeune royaume d’Aragon, lors d’un voyage en Castille en 1073, il reçut pour son abbaye, du roi Alphonse VI de Castille et León, le monastère de San Isidoro de Dueñas. En 1076, son envoyé, le moine Robert, obtint pour Cluny San Zoilo de Carrión, sur le chemin de Saint-Jacques, et l’année suivante San Juan Bautista d’Heremite de

9 Voir la contribution de Jean-Marc Hofman, “Compostelle et ses doubles” présentée dans le cadre de *La France de Diego Gelmírez. Art et architecture aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Journées d’Études, Paris 1 et 2 avril 2010.

10 Marcelin Defourneaux, *Les Français en Espagne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Madrid, 1949. Pierre David, *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, Coimbra, 1947, pp. 341-439. Juan Francisco Rivera Recio, *El arzobispo de Toledo don Bernardo de Cluny (1086-1124)*, Roma, Iglesia Nacional Española, 1962. José Mattoso, *Le monachisme ibérique et Cluny. Les monastères du diocèse de Porto de l’an Mille à 1200*, Louvain, 1968. Charles J. Bishko, “Fernando I y los orígenes de la alianza castellano-leonesa con Cluny” *Cuadernos de Historia de España*, 47-48 (1968-1969), pp. 31-135 et 50-116. Joseph O’Callaghan, “The Integration of Christian Spain into Europe: The Role of Alfonso VI of León-Castile”, dans Bernard F. Reilly (ed.), *Santiago, Saint-Denis and Saint Peter. The Reception of the Roman Liturgy in León-Castile in 1080*, New York, Fordham University Press, 1985, pp. 101-120. Patrick Henriët, “Moines envahisseurs ou moines civilisateurs? Cluny dans l’historiographie espagnole”, *Revue Mabillon*, n.s., t.11/72 (2000), pp. 135-159, et, “«Capitale de toute vie monastique», «élevée entre toutes les églises d’Espagne». Cluny et Saint-Jacques au XII<sup>e</sup> siècle”, dans Adeline Rucquoi (ed.), *Saint Jacques et la France*, Paris, Le Cerf, 2003, pp. 407-449. Carlos Manuel Reglero de la Fuente, *Cluny en España. Los prioratos de la provincia y sus redes sociales (1073-ca.1270)*, León, Fuentes y Estudios de Historia Leonesa 122, 2008.



Généalogie simplifiée des rois de Castille et León et de la Bourgogne (XIe-XIIe s.)

Cerrato ainsi que le doublement du cens offert à l'abbaye bourguignonne par le roi Ferdinand I<sup>er</sup><sup>11</sup>.

Mais Hugues de Semur avait d'autres ambitions que l'accroissement des rentes et des possessions de son abbaye. À l'occasion de sa seconde légation en Castille (mai 1078)<sup>12</sup>, il reçut le monastère de Santa María de Nájera “à côté du chemin qui va à Saint-Jacques” du roi Alphonse VI de Castille, avec lequel il négociait le mariage de sa nièce, Constance, fille du duc de Bourgogne, nièce du roi de France et veuve d'Hugues II de Chalon; le mariage, qui faisait de l'abbé de Cluny l'oncle par alliance du roi de Castille et León, eut effectivement lieu au début de l'année 1080<sup>13</sup>.

Cette même année 1080, le pape ordonna au roi Alphonse VI et à l'abbé de Cluny de faire justice contre ce “Robert, imitateur de Siméon le mage, [qui] n'a pas craint de s'insurger contre l'autorité de Saint Pierre avec toute l'astuce de la malignité possible”<sup>14</sup>. En dépit de l'ostracisme qui frappa l'ancien envoyé d'Hugues,

11 Demetrio Mansilla, *La documentación pontificia hasta Inocencio III*, Roma, Instituto Español de Estudios Eclesiásticos, 1955, n° 4, pp. 7-9, et n° 5 et 6, pp. 10-13. Alexandre Bruel & Auguste Bernard, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. IV, n° 3452, pp. 560-562; n° 3492, pp. 604-607; n° 3508, pp. 625-626; et n° 3509, pp. 627-629.

12 Demetrio Mansilla, *La documentación pontificia hasta Inocencio III*, n° 14, pp. 25-26.

13 Andrés Gamba, *Alfonso VI. Cancillería, curia e imperio*, t. II, n° 65, pp. 161-165. Constance figure comme reine dans un document de mai 1080 (*Ibid.*, n° 67, pp. 166-171).

14 Demetrio Mansilla, *La documentación pontificia hasta Inocencio III*, n° 20, pp. 33-35 (Lettre à Alphonse VI), et n° 19, pp. 32-33 (Lettre à Hugues de Cluny)



entre 1080 et 1102 Saint-Pierre de Cluny reçu encore deux monastères en Castille, un dans le comté de Portugal, et se vit attribuer, en 1090, un cens annuel de 2000 *aurei* mensuels<sup>15</sup>. En 1088, à la suite du songe du moine Gunzo, avait été entreprise la construction, à Cluny, d'une nouvelle basilique à laquelle contribuèrent les généreux dons du roi<sup>16</sup>. C'est sans doute dans le cadre de ces relations diplomatiques que l'on peut situer la fabrication, dans le scriptorium de Cluny, d'un exemplaire richement enluminé du *De virginitate Mariae* d'Ildephonse de Tolède qui fut peut-être offert à Alphonse VI et est actuellement conservé à Parme<sup>17</sup>.

La réforme grégorienne en Espagne ne fut pas l'œuvre de l'abbé de Cluny, soucieux d'accroître le prestige de sa famille et les rentes de son abbaye, mais celle du cardinal Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, une puissante abbaye bénédictine, réformée au X<sup>e</sup> siècle, solidement implantée en Provence et dans la Péninsule ibérique depuis la première moitié du XI<sup>e</sup>, et grande rivale de l'abbaye bourguignonne<sup>18</sup>.

Légit en Espagne dès 1077-1078<sup>19</sup>, Richard de Saint-Victor, cardinal de l'Église romaine et abbé de Saint-Victor de Marseille, appartenait à la maison des vicomtes de Millau, était apparenté à celle des vicomtes de Narbonne et, à la suite du mariage de l'une de ses soeurs, à celle des vicomtes de Marseille. Envoyé en Espagne, Richard présida le concile qui, en 1080, implanta le rite romain en lieu et place du rite hispanique, et fut peut-être à l'origine de la disgrâce du moine clunisien Robert. De fait, son protégé, Bernard, devint abbé de Sahagún en remplacement de Robert, puis archevêque de Tolède en 1085; le légat Richard reçut à cette occasion pour son abbaye le monastère de Saint-Servand de cette ville<sup>20</sup>. C'est encore lui qui présida, en 1088, un concile à Husillos qui déposa l'évêque de Compostelle Diego Peláez, déjà condamné

15 Alexandre Bruel & Auguste Bernard, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. IV, n° 3582 [1081], 3638 [1090], 3554 [1080] et 3623 [1087]. P. Miguel de Oliveira, *História Eclesiástica de Portugal*, Publicações Europa-América, 2001, p. 103 [1100]. *Livro Preto. Cartulário da Sé de Coimbra*, n° 22, pp. 43-44 [1102].

16 Anne Baud, *Cluny. Un grand chantier médiéval au coeur de l'Europe*, Paris, Picard, 2003, pp. 137-148.

17 Parma, Biblioteca Palatina, Ms. 1650. D'après François Avril, le manuscrit aurait été copié et enluminé à Cluny vers 1090-1100; il était conservé en Espagne avant 1200 (*La France romane. Au temps des premiers Capétiens (987-1152)*, Catalogue de l'exposition du Musée du Louvre, 10 mars – 6 juin 2005, n° 169, pp. 226-227).

18 Paul Amargier, *Un âge d'or du monachisme. Saint-Victor de Marseille 990-1090*, Marseille, P. Tacussel, 1990. *ID.*, "Saint-Victor de Marseille et l'Église de Narbonne au temps du cardinal Richard (1121)", *Annales du Midi*, 148 (1980), pp. 335-343. Eliana Magnani Soares-Christen, "Saint-Victor de Marseille, Cluny et la politique de Grégoire VII au nord-ouest de la Méditerranée", *Die Cluniazenser in ihrem politisch-sozialen Umfeld*, ed. par Giles Constable, Gert Melville & Jörg Oberste, Münster, LIT, 1998, pp. 321-347.

19 Paul Amargier, *Un âge d'or du monachisme. Saint-Victor de Marseille 990-1090*, p. 126. Demetrio Mansilla, *La documentación pontificia hasta Inocencio III*, n° 17 et 18, pp. 29-32.

20 Francisco J. Hernández, *Los cartularios de Toledo. Catálogo Documental*, Madrid, Fundación Ramón Areces, 2<sup>e</sup> ed., 1996, n° 2, pp. 5-8, et n° 3, pp. 8-9. La cathédrale de Tolède conserve deux originaux de la restauration par Alphonse VI de l'Église de Tolède en 1086. Alors que dans la première figure, immédiatement après les seings du roi et de la reine Constance, *Didacus ecclesie Sancti Iacobi episcopus uius rei factum*, dans la seconde l'évêque Diego Peláez a disparu au profit de la mention *Romanam ecclesiam tunc temporis gubernante domno ac serenissimo papa Urbano II*, suivie de celles de *Bernardus archiepiscopus* et des évêques de Palencia, León, Astorga, Oca (Burgos) et Oviedo. Les mêmes prélats soussignent la donation du monastère de Saint-Servand en mars 1088 par le roi *consilio atque voluntate domni Richardi cardinalis Rome scilicet et abbatis Massiliensis ecclesie*.

par le roi, et le remplaça par l'abbé Pierre de Cardeña. L'*Historia Compostellana*, qui mentionne son rôle dans cette déposition, affirme que cette décision, due au "dard de la confusion et de l'ignominie", valut au cardinal d'être privé de sa légation<sup>21</sup>.

En fait, bien qu'il se fût opposé à plusieurs reprises au pape Victor III, Richard de Saint-Victor accompagna Urbain II en France en 1095 et était présent lors du concile de Clermont. À la fin de l'année 1100, il était à nouveau légat en Espagne et présidait des conciles à Palencia et à Gérone<sup>22</sup>. En novembre 1106, le cardinal abbé de Saint-Victor de Marseille devint archevêque de Narbonne. La Provence, rayon d'action du cardinal Richard dont un neveu avait épousé la comtesse Gerberge, intimement liée à l'ancien royaume de Bourgogne, fait alors partie des terres d'empire. En 1112, celui qui était désormais archevêque de Narbonne maria dans l'abbaye marseillaise sa petite-nièce, Douce, héritière du comté de Provence, à Raymond Béranger III, comte de Barcelone<sup>23</sup>.

Les ambitions de Hugues de Cluny pour son abbaye et sa famille<sup>24</sup> n'avaient donc rien à envier à celles du cardinal abbé de Saint-Victor de Marseille. Une étude approfondie des circonstances dans lesquelles Bernard d'Agen ou de Sédirac fut nommé, tout d'abord abbé de Sahagún (1080), puis archevêque de Tolède (1085) et enfin primate des Espagnes (1088)<sup>25</sup>, montre à l'évidence qu'il était un homme du cardinal Richard. Au travers des nominations auxquelles procéda l'archevêque Bernard dans ses diocèses suffragants –Palencia, Osma, Ségovie, Sigüenza– se dessine une carte qui donne une large majorité de prélats directement ou indirectement favorables à l'abbé de Saint-Victor au sein du royaume de Castille et León. Si l'on en croit Rodrigo Jiménez de Rada –qui écrit un siècle et demi plus tard–, une série de clercs originaires "des Gaules" –domaine d'action du cardinal– occupèrent les évêchés suffragants de Tolède: Pierre, futur évêque d'Osma, venait de Béziers, Bernard, futur évêque de Sigüenza, Pierre, futur évêque de Ségovie, et un second Pierre, futur évêque de Palencia, étaient originaires d'Agen, et Raymond, successeur de Bernard à Tolède, provenait de La Sauvetat. Il est vrai que pour faire bonne mesure, le *De rebus Hispaniae liber* de l'archevêque de Tolède Rodrigo, oeuvre destinée à exalter le siège du primate des Espagnes, leur ajoute Géraud, l'archevêque de Braga, et Jérôme de Périgueux, compagnon du Cid, premier évêque de Valence, puis évêque de Zamora<sup>26</sup>, mais on peut douter du fait que ces deux personnages

21 *Historia Compostellana*, I, III, 1.

22 Fidel Fita Colomé, "El concilio nacional de Palencia en el año 1100 y el de Gerona en 1101", *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 24 (1894), pp. 215-235.

23 Rudolf Hüls, *Kardinäle, Klerus und Kirchen Roms: 1049-1130*, Tübingen, Max Niemeyer, (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts in Rom: Bd. 48), 1977, pp. 217-218, n° 20. Paul Amargier, "Saint-Victor de Marseille et l'Église de Narbonne au temps du cardinal Richard (1121)", *Annales du Midi*, 148 (1980), pp. 335-343. Florian Mazel, *La noblesse et l'Église en Provence, fin Xe - début XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, CTHS - Histoire, 2002.

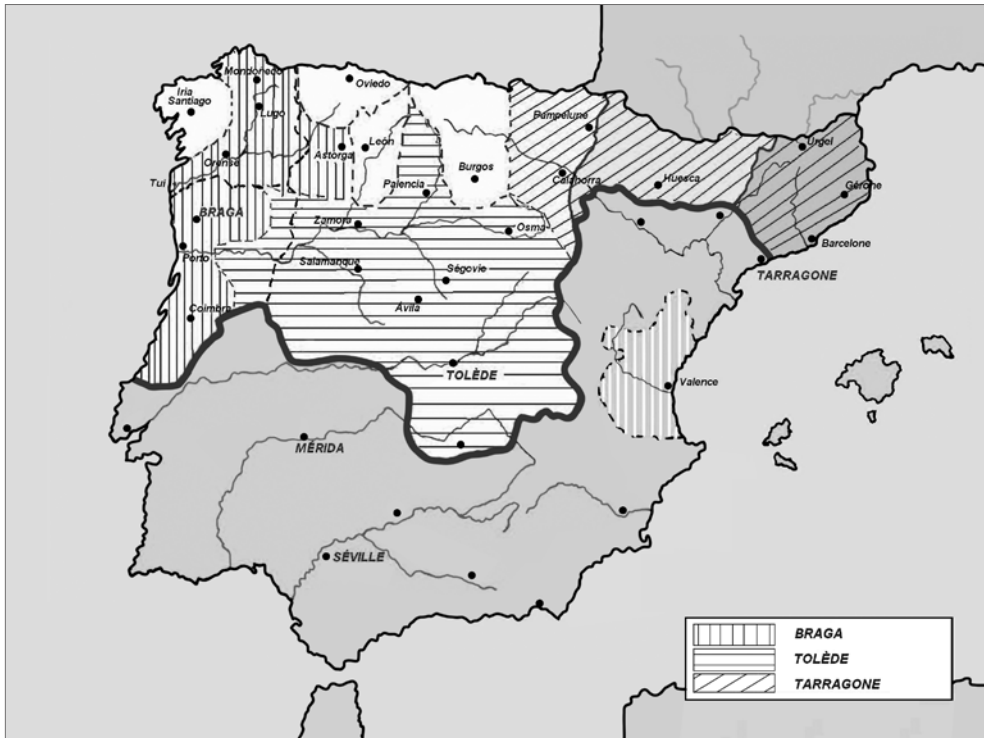
24 Marcel Pacaut, *L'Ordre de Cluny*, Paris, Fayard, 1986, pp. 143-185.

25 Demetrio Mansilla, *La documentación pontificia hasta Inocencio III*, n° 27, pp. 43-45, et n° 45, pp. 64-66.

26 Roderici Ximenii de Rada, *Historia de rebus Hispanie*, ed. Juan Fernández Valverde, Brepols, CCCM LXXII, Turnhout, 1997, lib. VI, cap. 26.



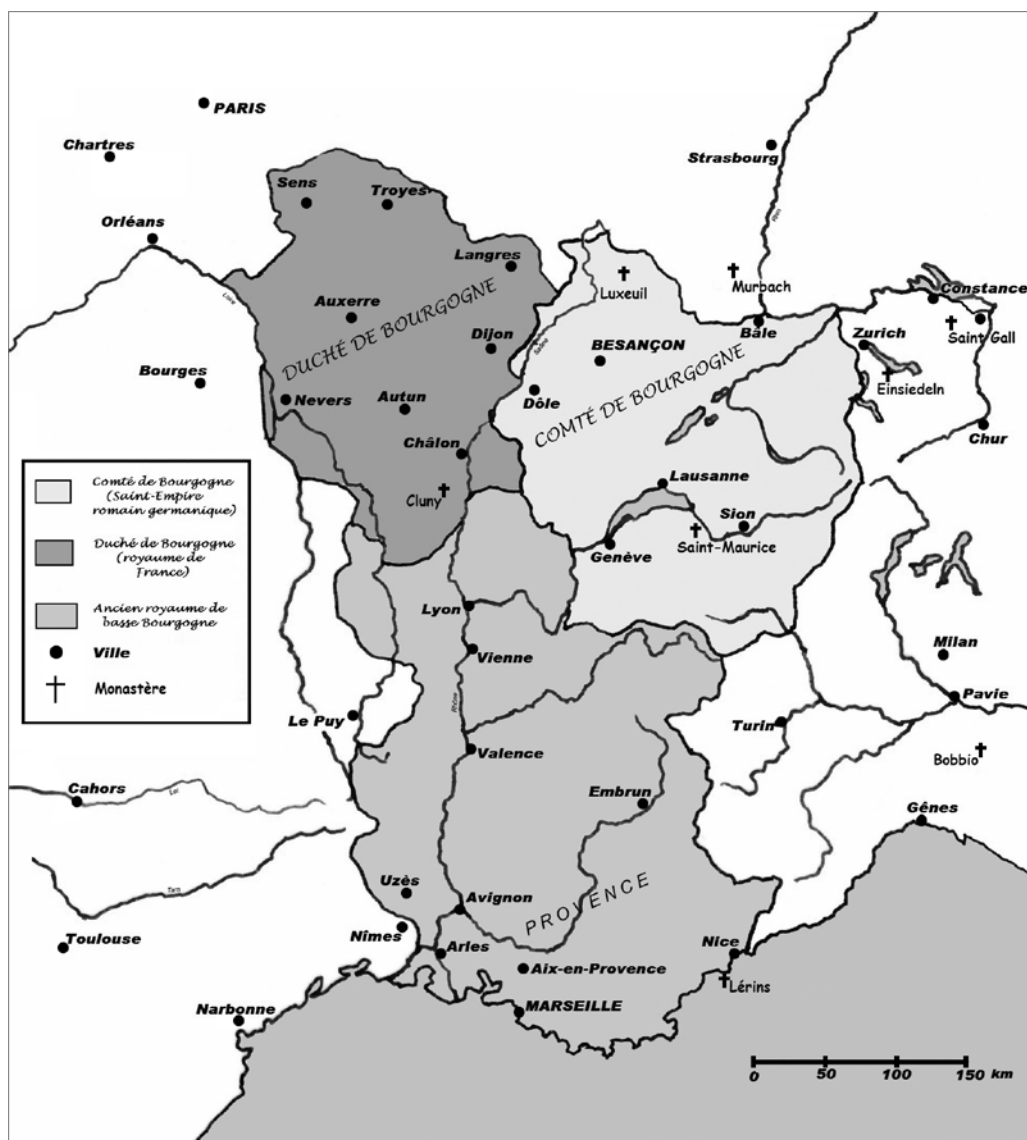
aient été réellement choisis par Bernard de Sédillac, l’“homme” du cardinal Richard de Saint-Victor de Marseille.



Archevêchés et évêchés exempts vers 1100.

La rivalité entre les deux abbés bénédictins tirait également son origine de la carte politique de l’époque. Car si l’abbaye Saints-Pierre-et-Paul de Cluny était située dans la Bourgogne ducale, c’est-à-dire française, Marseille et la Provence appartenaient à l’empire, comme la Bourgogne comtale. En 1093 mourut Constance de Bourgogne, nièce de l’abbé Hugues de Semur. Urraca, sa fille et la fille du roi Alphonse VI, fut mariée cette même année à Raymond de Bourgogne, fils cadet du comte palatin de Bourgogne Guillaume I<sup>er</sup> et frère à la fois du comte Renaud II et de l’archevêque de Vienne, Guy<sup>27</sup>. Urraca avait alors environ treize ans et son époux, né vers 1059, largement plus de trente. Alphonse VI de Castille leur confia le gouvernement du comté de Galice, dont il sépara, peu après, la région méridionale qui fut érigée en comté de Portugal et confiée à Teresa et à son époux, le comte Henri.

27 Andrés Gamba, *Alfonso VI. Cancillería, curia e imperio*, t. II *Colección diplomática*, León, San Isidoro, 1998, n° 122, pp. 314-316. “Comes Raimundus et uxor sua infante dona Urraca” figurent parmi les soussignataires de donations royales à partir de février 1093.



La Bourgogne ducale, le comté palatin de Bourgogne et la Provence.

Ayant perdu son appui à la cour avec la mort de sa nièce, et étant évincé de la province ecclésiastique de Tolède, Hugues de Cluny orienta donc ses efforts vers la Galice que gouvernait sa petite-nièce, la fille de sa nièce Constance.

C'est probablement ainsi qu'il faut comprendre le “pacte” de partage du royaume que signèrent cette même année 1093 Raymond, devenu comte de Galice, et Henri, devenu comte de Portugal. En présence de Dalmace Geret –“*in manu domini Dalmati Geret*”–, envoyé par l'abbé de Cluny pour ce faire, les deux comtes se jurèrent un

appui mutuel dans la perspective de se partager le royaume de Castille et León à la mort de leur beau-père Alphonse VI<sup>28</sup>. Le comte de Portugal, Henri, y figure comme *familiaris* du comte de Galice, Raymond, c'est-à-dire son serviteur ou un membre de son entourage<sup>29</sup>.

Face au pouvoir accordé par les papes au légat Richard de Saint-Victor, Hugues de Semur entendait donc protéger ses intérêts dans la Péninsule, en s'appuyant sur sa petite-nièce, Urraca, et peut-être sur un autre de ses parents, Henri<sup>30</sup>. Administré depuis la mort de l'évêque Pierre, en 1090, par le chancelier et secrétaire des comtes de Galice, Diego Gelmírez, le siège compostellan n'avait pas reçu de nouveau titulaire. Or en 1094, un an après le pacte, le clunisien Dalmace devint évêque de Compostelle; l'année suivante, à Clermont, Dalmace obtenait d'Urbain II l'exemption de son siège, le soustrayant ainsi à l'autorité de l'archevêque de Tolède<sup>31</sup>. Dans le comté de Portugal, Braga, dont le siège était vacant depuis 1092, reçut en 1096 un autre clunisien pour évêque, Girard ou Géraud, originaire du monastère de Moissac, qui, lui aussi, lutta farouchement contre Tolède pour récupérer la dignité métropolitaine de son siège et eut gain de cause en 1099<sup>32</sup>.

Il faut donc probablement voir dans ces vacances des sièges de Compostelle et de Braga, dans le pacte de 1093, et dans la nomination de deux clunisiens à la tête des domaines gouvernés par les comtes Raymond et Henri, un écho de la rivalité entre Richard de Saint-Victor et Hugues de Cluny. L'influence du premier s'étendant à la majeure partie du royaume de Castille et León à la suite de la restauration du siège métropolitain de Tolède, devenu primatial, celle du second se vit cantonnée aux régions périphériques de Galice et Portugal. C'est dans ce contexte que le jeune clerc Diego Gelmírez, éduqué à Saint-Jacques dans la *curia* de l'évêque Diego Peláez et qui avait séjourné dans celle du roi Alphonse VI, devint chancelier et secrétaire des comtes Urraca et Raymond, et administrateur du diocèse entre 1090 et 1094, puis à partir de 1095, avant d'être enfin élu évêque de Compostelle en 1100<sup>33</sup>. Ses intérêts le portaient donc tout naturellement vers le "parti" de l'abbé de Cluny, contre celui du cardinal Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille et de Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome.

28 Alexandre Bruel & Auguste Bernard, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. V, n° 3673. Lucas d'Achéry, *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum qui in Galliae bibliothecis delituerant*, t. III, Paris, Montalant, 1723, p. 418.

29 Selon le *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, t. III de Du Cange, voix "Familiares", "Familiaritas", "Familiaris, familiaris".

30 Roderici Ximenii de Rada, *Historia de rebus Hispanie*, VI, xx, fait d'Henri un *congermanus Raymundi* originaire du comté palatin de Bourgogne – *ex partibus Bisontinis* –, alors que l'historiographie contemporaine a voulu voir en lui un "Français" et l'a arbitrairement rattaché à la famille ducale de Bourgogne. Selon le *Glossarium* de Du Cange, t. II, "congermanus", vocable hispanique, signifierait "cousin germain". Il se peut que Rodrigo Jiménez de Rada ait voulu créer des liens de sang entre Raymond et Henri pour souligner la parenté entre les rois Ferdinand III de Castille et Sanche II de Portugal.

31 Antonio López Ferreiro, *Historia de la Santa A. M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. III, pp. 181-190.

32 *Vita beati Geraldi*, in *Portugalliae Monumenta Historica, Scriptores*, vol. I, Lisboa, 1856.

33 *Historia Compostellana*, II, II.

L'évêque Diego Peláez, promoteur de la construction de la nouvelle basilique, qui avait été emprisonné par le roi Alphonse VI puis déposé en 1088 par le légat Richard, s'était rendu à Rome pour récupérer son siège; mais l'affaire traîna en longueur. Le pape Urbain II étant mort en juillet 1099, Diego Gelmírez à son tour alla à Rome pour “prier”. La route qu'il suivit alors n'est pas signalée par l'*Historia Compostellana*, mais il est probable qu'il ait traversé l'Aragon dont le roi Pierre I<sup>er</sup> faisait de larges dons au sanctuaire galicien à l'occasion de ses victoires, la prise de Huesca en 1096 et celle de Barbastro en 1100<sup>34</sup>. De Barcelone, celui qui n'était pas encore sous-diacre aura sans doute évité Marseille et la Provence, “fiefs” du cardinal Richard resté en France depuis 1095, rejoignant l'Italie par la mer et revenant par la même route<sup>35</sup>.

En mars 1100, Pascal II recommanda le chanoine Gelmírez, consacré sous-diacre à Rome, “à toute l'Église de Saint-Jacques” et, le 1<sup>er</sup> juillet suivant, “l'Église de Saint-Jacques”, obéissante, l'élisait évêque. Au mois d'avril 1101, il fut consacré évêque à Tolède en présence du roi Alphonse VI. Néanmoins, pour assurer l'exemption de son siège, exemption obtenue par le clunisien Dalmace du clunisien Urbain II, Diego Gelmírez entendait se rendre à Rome et y recevoir le *pallium* des mains du pape. Auparavant, il organisa en 1102 une expédition à Braga, archevêché qui revendiquait des droits sur son siège et qu'il dépouilla d'une grande partie de ses reliques, acte symbolique par lequel il privait l'ancienne métropole de son pouvoir, notamment sur Saint-Jacques de Compostelle. Cette même année, il institua dans son église soixante-douze prébendes qui devaient être partagées entre tous les chanoines, y compris les archidiacres et les sept cardinaux<sup>36</sup>.

Le second voyage à Rome ne put se réaliser qu'en 1105, alors que le chevet de la basilique de Compostelle était achevé. Les protagonistes de l'histoire étaient toujours en place: Hugues, abbé à Cluny –il avait alors 81 ans–, Richard, cardinal et légat, abbé à Marseille –il avait probablement plus de 60 ans–, Alphonse VI, roi de Castille et León –qui avait aussi plus de soixante ans–, ses gendres Raymond et Henri respectivement comtes de Galice et de Portugal; mais un fils, Sancho, était né en 1098 au roi Alphonse VI, de son cinquième mariage, et Urraca ainsi que son fils Alphonse, né en 1104, étaient alors destinés à rester en Galice. Seul Pierre I<sup>er</sup> d'Aragon avait disparu en 1104, laissant le trône à son frère Alphonse dit *le Batailleur*, ce qui obligea Diego Gelmírez à passer les Pyrénées en évitant le royaume d'Aragon et donc en traversant les *partes Vasconie*.

34 Manuel Lucas Álvarez, *Tumbo A de la catedral de Santiago*, Santiago, Cabildo de la catedral, 1998, n° 95-96, pp. 205-207.

35 Manuel Castiñeiras, pour sa part, considère que, lors de ce premier voyage, Diego Gelmírez a dû emprunter la *Via tolosana*, jusqu'à Marseille d'où il se serait embarqué pour l'Italie (“El porqué de una exposición itinerante. Diego Gelmírez, genio y espíritu viajero del Románico”, *Compostela y Europa. La historia de Diego Gelmírez*, éd. par Manuel Castiñeiras, Victoriano Nodar & Rosa Vázquez, Skira-Xunta de Galicia, Milán-Santiago, 2010, pp. 16-29, en part. p. 21 (cartografía); et “El Camino Francés en España. De Galicia a los Pirineos”, *L'Objet d'art*, 49, 2010, hors-série, pp. 14-25, en part. pp. 15-17.

36 Antonio López Ferreiro, *Historia de la Santa A. M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. III, chap.x, et t. IV, pp. 294-295, 297.

L'évêque de Compostelle emprunta peut-être la route du col de Cize où, à Roncevaux, existait un petit gîte pour les voyageurs –la grande abbaye n'y fut fondée qu'en 1127 et dotée de rentes vers 1134<sup>37</sup>–, et parvint à Auch, où dut l'accueillir Raymond II de Pardiac, archevêque de la ville et primat de Novempopulanie (1096-1118). Car Diego Gelmírez organisa son périple en alternant entre les monastères clunisiens et les prélats importants, non sans visiter au passage les possessions du sanctuaire galicien dont il était titulaire. C'est ainsi que, lors de son passage mouvementé à Toulouse<sup>38</sup>, il rencontra peut-être l'évêque Isarn (1072-1105) ou l'évêque Amelius Raymond du Puy (1105-1139), qu'à Cahors il fut sans doute reçu par Géraud III de Cardaillac (1083-1112), qui avait obtenu en 1088 du comte de Toulouse la juridiction sur Cahors, et qu'à Limoges, il salua probablement l'évêque Pierre Viroald ou son successeur Eustorge. L'un des buts du voyage était indubitablement d'accumuler le trésor de reliques dont pourrait s'enorgueillir la basilique compostellane, et le V<sup>e</sup> livre du *Codex Calixtinus*, rédigé deux ou trois décennies plus tard, évoquera celles de sainte Foy de Conques, saint Pierre, saint André, saint Martin, saint Jean-Baptiste, sainte Marie-Madeleine, saint Michel, saint Benoît et saint Nicolas<sup>39</sup>.

Tout au long de son périple, Diego Gelmírez rencontra d'immenses chantiers. À Toulouse, il ne put voir que le chevet et le transept de la basilique Saint-Sernin dont la construction avait débuté vers 1070-1080 et qui avait été consacré par Urbain II en 1096 en présence du légat Richard, de l'archevêque Bernard de Tolède et des évêques de Pampelune et d'Albi<sup>40</sup>; la Porte Miègeville, avec son tympan encadré par les représentations de saint Pierre et de saint Jacques le Majeur était alors en voie d'achèvement. Mais l'évêque Isarn avait également ouvert un autre vaste chantier autour de la cathédrale Saint-Étienne, dont le cloître, commencé vers 1100, s'étendait vers l'église Saint-Jacques<sup>41</sup>.

Moissac avait été donnée à Cluny en 1049. L'abbaye de Saint-Martial de Limoges le fut en 1062 et Saint-Pierre d'Uzerche était devenue clunisienne en 1068. À Moissac, Diego Gelmírez ne put voir que le cloître, achevé en 1100, l'église étant en

37 José Goñi Gaztambide, *Historia de los obispos de Pamplona*, Pamplona, Diputación Foral de Navarra, 1979, t. I, pp. 358-360. Luis Vázquez de Parga, José María Lacarra & Juan Uría Riu, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, Madrid, 1948, t. III, n° 51, pp. 56-59.

38 Humbert Jacomet, "Toulouse et Compostelle", *Toulouse sur les Chemins de Saint-Jacques. De saint Saturnin au "Tour des corps saints" (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Milan, Skira, 1999, pp. 23-37.

39 *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus*, V, ix, p. 254.

40 Bulle d'Urbain II, de 1096, en faveur des chanoines de Saint-Sernin, dans PL 151, c. 479-480 : "quoniam largiente Domino beati Saturnini ecclesiam nostris manibus consecravimus et sanximus et sancimus ne [...] in ecclesiae dedicatione nobis praesentibus...".

41 Quitterie Cazes, "La escultura en Toulouse entre 1120 et 1180", *El románico y el Mediterráneo. Cataluña, Toulouse y Pisa. 1120-1180*, Catalogue de l'exposition du Museu Nacional d'Art de Catalunya, 29 février – 18 mai 2008, Barcelone, 2008, pp. 69-79. ID., "Saint-Sernin de Toulouse et la question des tympans sculptés", *Compostela y Europa. La historia de Diego Gelmírez*, pp. 232-249. Manuel Castiñeiras, "Didacus Gelmirus, patrono de las artes. El largo camino de Compostela: de periferia a centro del Románico", *Compostela y Europa. La historia de Diego Gelmírez*, pp. 32-97.

construction. L'abbaye Saint-Pierre d'Uzerche, incendiée en 1028, fut reconstruite, consacrée en 1085, et la dédicace avait eu lieu en 1097<sup>42</sup>. Les abbayes Saint-Pierre de Moissac et Saint-Martial de Limoges possédaient de riches bibliothèques et d'actifs *scriptoria*. À Limoges, connue pour ses émaux, la basilique du Saint-Sauveur était terminée depuis cinq ans<sup>43</sup>.

À Cluny, où la construction d'une nouvelle église avait été entreprise en 1088, seuls le chevet et le bras sud du grand transept devaient être achevés lorsque Diego Gelmírez y séjourna; les dernières études montrent que, si une première consécration eut lieu sous Urbain II en 1096, les deux dernières travées du transept furent probablement consacrées par l'évêque Pierre de Pampelune en 1109, l'église n'ayant bénéficié d'une dédicace qu'en 1130<sup>44</sup>. Diego reçut à Cluny divers conseils et s'achemina vers Rome en passant par Suse et la Savoie. À Rome, il obtint enfin de Pascal II le *pallium* tant désiré.

Lorsque Diego Gelmírez revint en Galice, il se consacra à la gloire de son évêché. Mais les événements se précipitèrent. Raymond de Bourgogne, dont l'*Historia Compostellana* ne cesse de faire l'éloge, mais qui ne gagna aucune des batailles auxquelles il participa, mourut en septembre 1107 à Grajal non loin de Sahagún. L'année précédente, l'empereur Henri V était monté sur le trône et la "Querelle des Investitures" avait repris. Quelques mois plus tard, en mai 1108, ce fut le jeune infant Sancho, unique fils du roi Alphonse VI, qui trouva la mort face aux musulmans dans la bataille d'Uclés, faisant d'Urraca à nouveau l'héritière du trône. En 1109, Alphonse VI et Hugues de Cluny disparurent à leur tour. De son côté, le comte Henri de Portugal mourut en 1112, laissant derrière lui un fils de trois ans.

Tandis que le successeur d'Hugues à Cluny, Pons de Melgueil, intervenait dans le conflit entre l'empereur et le pape<sup>45</sup>, la reine de Castille Urraca épousait le roi d'Aragon, Alphonse le *Batailleur*. Loin de mettre fin aux conflits, ce mariage aboutit à une guerre ouverte entre les conjoints qui dura jusqu'en 1117; pour asseoir son pouvoir face à la reine qui résidait désormais à León, Diego Gelmírez fit couronner roi à Compostelle le jeune Alphonse en 1111. Jusqu'à la mort de la reine en 1126, l'évêque entretint avec elle des relations houleuses et généralement mauvaises<sup>46</sup>. Dans l'ensemble, la décennie 1110-1120 fut une période troublée, au cours de laquelle l'église de Compostelle fut incendiée, la reine et l'évêque successivement emprisonnés, et la Galice connut en outre des attaques de pirates.

42 Evelyne Proust, *La sculpture romane en Bas-Limousin*, Paris, Picard, 2004. Karine Madiès, "L'ancienne abbatale Saint-Pierre d'Uzerche", *Bulletin de la Société Archéologique de la Corrèze*, 126 (2004), pp. 33-67.

43 Claude Andrault-Schmidt (dir.), *Saint-Martial de Limoges, Ambition politique et production culturelle (X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Limoges, PUL, 2006, p. 18. Stéphane Lafaye, "Cluny et Saint-Martial de Limoges : essai sur les relations entre deux grandes abbayes (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)", *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 136 (2008), pp. 5-35.

44 Anne Baud, *Cluny. Un grand chantier médiéval au coeur de l'Europe*, p. 148.

45 Marcel Pacaut, *L'Ordre de Cluny*, pp. 187-204.

46 Therese Martin, *Queen as King. Politics and Architectural Propaganda in Twelfth-Century Spain*, Leiden-Boston, Brill, 2006, pp. 9-11.



L'ensemble de ces événements se reflète dans l'*Historia Compostellana*. À partir de 1109, date de la mort du grand-oncle de la reine Urraca, Hugues de Semur, Cluny semble jouer un rôle nettement secondaire dans l'œuvre. Cette dernière met tout d'abord en exergue les bonnes relations de l'évêque Gelmírez avec la curie romaine, en soulignant les visites à Compostelle du cardinal Deusdedit, du cardinal Boson et du cardinal Hubert, et l'amitié qui lia Diego Gelmírez au cardinal-diacre et chancelier du pape Aymeric<sup>47</sup>. L'*Historia Compostellana* s'attache également à montrer les bonnes relations du prélat avec les papes. En 1119 Gelmírez est prêt à aller jusqu'à Clermont pour répondre à la convocation de Gélase II exilé par l'empereur, empereur qui avait fait monter sur le trône de saint Pierre l'archevêque de Braga Maurice Bourdin. La mort de Gélase et l'élection consécutive de Guy de Vienne qui prit le nom de Calixte II<sup>48</sup> donnent lieu à de nombreux chapitres qui évoquent l'amitié qui lie l'évêque de Compostelle au nouveau pape, frère du défunt comte de Galice et oncle du jeune Alphonse VII<sup>49</sup>. Au passage, les rédacteurs de la chronique mentionnent les bonnes relations entretenues avec l'abbé Pons de Cluny, puis avec son successeur Pierre le Vénérable<sup>50</sup>, mais désormais Rome remplace Cluny dans l'horizon compostellan.

Diego Gelmírez, qui cherchait à transformer son siège exempt en métropole, prit en effet le parti de se tourner vers le pape, Calixte II, beau-frère de la reine Urraca qui fut comtesse de Galice, et n'hésita pas à recourir, le cas échéant, à l'appui de Jérusalem, à travers ses patriarches, le Picard Guermond de Picquigny (1118-1128) – *Veramundus* – et Étienne de La Ferté (1128-1130), ou les pèlerinages effectués par certains chanoines de son église<sup>51</sup>. Grâce à ces appuis, et à de nombreux "cadeaux" faits au pape, Diego Gelmírez obtint, le 27 février 1120, la dignité archiépiscopale, avec pour évêchés suffragants ceux qui dépendaient de Mérida, ville située en territoire musulman, notamment Coïmbre et Salamanque; au passage, Diego se voyait investi de la fonction de légat du pape Calixte face à l'archevêché de Braga. Quatre ans plus tard, Mérida perdait définitivement son rang de métropole au profit de Compostelle<sup>52</sup>. C'est dans ce contexte, entre 1121 et 1124, que l'archevêque avait demandé au *magister* Giraldus d'élaborer un *Registrum* de ses actes, où il apparaissait comme l'élu de Dieu et le protégé de l'Apôtre, fidèle au roi contre ses ennemis - la fille de Babylone Urraca et l'*Aragonensis tyrannus* Alphonse le Batailleur -, appuyé par Rome et par Cluny; ce *Registrum* constitua ensuite les chapitres 46 à 99 du Livre I, et les chapitres 1 à 56 et 59 à 63 du Livre II de l'*Historia Compostellana*<sup>53</sup>.

47 *Historia Compostellana*, II, v, 34; II, vii, 2, 3-9; II, viii, 19-20; II, xliv, 1, 4, 53; II, x, 54; II, xx, 4; II, xxvii, i, 3; II, xlii, 148, 152; III, v, 10-11 et 14-15; III, xx, 49, 74; III, xiv, 5; III, xxvi, 13; III, xxvii-xlv; III, l, 17-18 et 47.

48 Mary Stroll, *Calixtus II (1119-1124): A Pope Born to Rule*, Leiden, Brill, 2004.

49 *Historia Compostellana*, II, iv-xii.

50 *Historia Compostellana*, II, viii, 8; II, x, 64; II, xiv, 3; II, xv, 3; II, xvi, 72-77 et 112; II, xxxiv; II, xliv, 20-23; III, xxvi, 2.

51 *Historia Compostellana*, II, iii, 83-87; II, x, 90-91; II, xvi, 60-65; II, xxviii; III, xxvi.

52 *Historia Compostellana*, II, xvi-xviii; II, lxxviii-lxix.

53 Fernando López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, pp. 48-77.

La mort du pape Calixte II le 12 décembre 1124 mit fin à une période faste pour le nouvel archevêque, mais celle de la reine Urraca le 8 mars 1126 fit monter sur le trône son fils et le fils du comte Raymond de Galice, Alphonse VII, que Diego Gelmírez avait contribué à éduquer à Compostelle. *L'Historia Compostellana*, qui renchérit sur les liens qui unissaient le roi à celui qui était, affirme-t-elle, “*suum patrinum et patronum et patrem spiritualem et suum coronatorem*”, ne tarde cependant pas à qualifier le jeune monarque d’*ingratus*<sup>54</sup>. C’est dans ce nouveau contexte que l’archevêque ordonna la compilation des actes et diplômes des rois, des reines, des infants, et du comte Raymond, en faveur de l’église compostellane. Ce premier volume devait être suivi de quatre autres, consacrés aux actes et donations des comtes, des archevêques et évêques, des “*minorum potestatum et aliorum hominum, qui potestates non fuerunt*”, et enfin des serviteurs de l’église, volumes qui ne virent jamais le jour. Face à l’“ingratitude” du roi Alphonse VII, le *Tumbo A*, richement enluminé, mettait en évidence la faveur dont le sanctuaire avait été l’objet de la part des princes et puissants de la terre<sup>55</sup>.

L’archevêque s’intéressa également de très près à la manifestation visible de l’importance de l’Apôtre et de son sépulcre, le bâtiment lui-même, consacré en 1105, pourvu de nombreuses reliques et d’un riche trésor mobilier, agrémenté en 1122 d’une fontaine sur l’*atrium* septentrional ou “Paradis”, église qu’il dota de livres richement reliés, de cloches puis d’un cloître à partir de 1124<sup>56</sup>. La cathédrale reçut en 1125 la visite de la jeune veuve de l’empereur Henri V, l’impératrice Mathilde, et en 1137 celle du duc Guillaume X d’Aquitaine, qui y mourut le vendredi saint 9 avril au pied du maître-autel<sup>57</sup>.

C’est probablement dans ce même contexte que Diego Gelmírez entreprit de doter son sanctuaire d’un texte qui témoignât du rayonnement du pèlerinage à Saint-Jacques. À une première version de la découverte du tombeau de l’Apôtre par Charlemagne à la suite d’une apparition de saint Jacques à l’empereur, version qui peut être facilement datée des années 1090-1095, c’est-à-dire du gouvernement de Raymond et Urraca en Galice et de l’administration du diocèse par Diego Gelmírez, s’ajouta le récit d’un second voyage de Charlemagne en Espagne pour re-christianiser les Gali-

54 *Historia Compostellana*, II, LXXX et LXXXV.

55 Manuel Lucas Álvarez, *Tumbo A de la catedral de Santiago*, op.cit.. Antonio López Ferreiro, *Historia de la Santa A. M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. IV, pp. 172-174 et 185.

56 *Historia Compostellana*, I, XVIII-XIX; II, LIV, LVII, LXXVII; III, I, XLIV. Kenneth J. Conant, *Arquitectura románica da catedral de Santiago de Compostela*, Santiago de Compostela, 1983. Serafín Moralejo, “Notas para una revisión de la obra de K. J. Conant”, dans Ángela Franco Mata (ed.), *Patrimonio artístico de Galicia y otros escritos. Homenaje al Prof. Serafín Moralejo Álvarez*, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia, 2004, t. I, pp. 247-263. Serafín Moralejo, “Saint-Jacques de Compostelle: les portails retrouvés de la cathédrale romane”, “*Ars sacra et sculpture romane monumentale: le trésor et le chantier de Compostelle*”, “La imagen arquitectónica de la catedral de Santiago de Compostela”, “El patronazgo artístico del arzobispo Gelmírez (1100-1140): su reflejo en la obra e imagen de Santiago”, *Patrimonio artístico...*, I, pp. 101-110, 161-188, 237-246 et 289-299.

57 Luis Vázquez de Parga, José M<sup>a</sup> Lacarra & Juan Uría Riu, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, Madrid, 1948, t. I, pp. 59-60.

ciens, récit qui peut être daté des années 1120-1130, l'ensemble formant finalement l'*Historia Turpini*, ou *Pseudo-Turpin*<sup>58</sup>. C'est également au cours des premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle que fut élaboré le V<sup>e</sup> Livre, auquel Jeanne Vieliard donna le nom de "Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle", qui mentionne un itinéraire terrestre reliant, avant Roncevaux une série de sanctuaires d'outre-Pyrénées visités par l'archevêque pendant son voyage de 1105 ou ayant un lien avec l'histoire de Charlemagne, et à partir de Roncevaux un chapelet de petites villes qui avaient bénéficié de chartes de peuplement entre 1075 et 1110<sup>59</sup>. Le Livre II, qui relate vingt-deux miracles de saint Jacques, en emprunta également à des auteurs divers afin de montrer la puissance de l'apôtre Majeur. Aux lendemains de la mort de Diego Gelmírez, tandis qu'était élaborée par le chanoine Pedro Marcio la troisième et dernière partie de l'*Historia Compostellana*, l'ensemble du *Codex* fut placé sous l'autorité du pape Calixte et comporta d'innombrables références aux "amis" et "protecteurs" de l'archevêque de Compostelle: Cluny, Jérusalem et divers protégés du pape Calixte, tels les cardinaux Robert et Aymeric *cancellarius*<sup>60</sup>, ou encore "l'ancien évêque de Bénévent", probablement l'archevêque Roffredus. Le patriarche de Jérusalem cité dans le prologue n'est plus *Veramundus* - Guermond de Picquigny - mais celui qui figurait dans sa lettre de 1120 comme "*G. prior gloriosissimi Sepulcri*", son successeur, Guillaume de Messines (1130-1145), auquel sont attribués deux hymnes et trois autres textes en l'honneur de saint Jacques dans le premier livre du *Codex*<sup>61</sup>.

Lorsque Diego Gelmírez mourut, à la fin 1139 ou au début 1140, il laissa derrière lui un siège florissant, métropole d'une province ecclésiastique, doté d'une somptueuse église richement ornée et bien pourvue en reliques, et dont la renommée était appuyée par divers textes qui en soulignaient l'histoire, le rôle et l'importance. Avait-il été un prélat "pro-français"?

Diego Gelmírez est bien plutôt un prélat farouchement "pro-Compostelle", la gloire de Compostelle et la sienne étant si intimement mêlées qu'il est presque impossible de les dissocier. Dans son projet d'exaltation du siège apostolique de Galice,

58 Fernando López Alsina, « La prerrogativa de Santiago en España según el Pseudo-Turpin: ¿tradiciones compostelanas o tradiciones carolingias? », dans Klaus Herbers (ed.), *El Pseudo-Turpin. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno*, pp. 113-29 [trad. française dans *Compostelle. Cahiers du Centre d'Études Compostellanes*, 8 (2005), pp. 38-56].

59 Adeline Rucquoi, "*De gramaticorum schola*: la tradición cultural compostelana en el siglo XI", dans Paolo Caucci (ed.) *Visitandum est. Sanctos y Cultos en el Codex Calixtinus*, pp. 235-254. ID., "O caminho de Santiago: A criação de um itinerário", *Signum*, IX (Cuibá, 2007), pp. 95-120. Jean Passini, *El Camino de Santiago. Itinerario y núcleos de población*, Madrid, Ministerio de Obras Públicas y Transportes, 1993.

60 Sur le chancelier Aymeric, cardinal-diacre de Santa Maria Nuova, voir R. Aubert, "Haimeric, Haymericus, card.", *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, 23, pp. 94-95.

61 *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus*, I, xxii, xxiii et xxvii, pp. 118-120, 123 et 134. Emma Falque Rey, dans sa traduction espagnole de l'*Historia Compostellana* (*Historia Compostelana*, Madrid, Akal, 1994, p. 348), suit l'interprétation donnée par M. Suárez et J. Campelo, *Historia Compostelana o sea Hechos de D. Diego Gelmírez, primer arzobispo de Santiago*, Santiago de Compostela, 1950, p. 289, et traduit le "G." de *G. prior gloriosissimi Sepulcri* comme "Gerardo". Il s'agit en fait de *Guillelmus*. Vers 1130, les chanoines du Saint-Sépulcre envoyèrent l'un des leurs à Diego Gelmírez pour réclamer l'église de Santa María de Nogueira et le produit des aumônes dues à Jérusalem (*Historia Compostellana*, III, xxvi).

Diego Gelmírez est cependant bien le *Didacus secundus* des inscriptions contemporaines, c'est-à-dire le digne continuateur de Diego Peláez (1071-1088) auquel il succéda une fois passée la “parenthèse” clunisienne représentée par Dalmace (1094-1095).

C'est en effet sous l'épiscopat de Diego Peláez que commença la politique d'exaltation de l'Église de Compostelle. Diego Peláez fut le promoteur du grand chantier de construction de la basilique romane, qui débuta dans les années 1070-1080. Dans ces mêmes années furent élaborées à Compostelle les premières pièces du “dossier” textuel compostellan. En août 1077, en préambule à la *Concordia de Antealtares* signée entre l'évêque Peláez et l'abbé Fagildo, figurait pour la première fois l'histoire de la découverte du tombeau de l'apôtre Jacques, située à l'époque du roi Alphonse II le Chaste (791-842) et de l'évêque Théodemir d'Iria (c.818-847)<sup>62</sup>. Dans le *Cronicón Iriense*, élaboré à peine quelques années plus tard, vers 1080, la découverte des reliques de saint Jacques, également placée sous l'épiscopat de Théodemir et à l'époque d'Alphonse le Chaste, est indiquée comme ayant eu lieu “*diebus Caroli regis Francie*”, et le chapitre se termine sur la proclamation de Théodemir comme “premier évêque du siège de saint Jacques apôtre”, le retour d'Alphonse le Chaste dans les Asturies “pour rencontrer Charlemagne roi de France”, et sa mort. Le *Cronicón* évoque en outre un vœu de Ramire II au sanctuaire apostolique, à la suite duquel il aurait obtenu une grande victoire sur les Maures<sup>63</sup>.

Ces mentions, réelles et inventées, seront corroborées par la suite, et donc “authentifiées”, par les textes rédigés sous l'autorité puis l'épiscopat de Diego Gelmírez. La première version de l'*Historia Turpini*, qui relate la campagne de Charlemagne en Espagne pour “délivrer le tombeau” de saint Jacques, élaborée sous le gouvernement des comtes de Galice Raymond et Urraca avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, développe la brève annotation chronologique – fautive – du *Cronicón Iriense*. De même, l'identité des “découvreurs” selon la *Concordia de Antealtares* est authentifiée par le premier document copié en 1129 dans le *Tumbo A*, une donation royale datée de 834, qui associe le roi Alphonse II et Théodemir d'Iria<sup>64</sup>. Le Livre III du *Codex Calixtinus* reprend en outre, en la ré-élaborant, la légende relative à la translation du corps de saint Jacques jusqu'en Galice après son martyre, légende née en Galice dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, et qui fut rapidement connue à Saint-Benoît-sur-Loire et à Gembloux<sup>65</sup>.

Une ou deux décennies après la mort de Diego Gelmírez enfin, le chanoine Pedro Marcio s'appuya à son tour sur le *Cronicón Iriense*, en particulier sur la mention du

62 Antonio López Ferreiro, *Historia de la Santa A.M.. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. III, Santiago, 1900, app. 1, pp. 3-7.

63 Manuel Rubén García Álvarez (ed.), *El Cronicón Iriense*, Memorial Histórico Español, tome L, Madrid, Real Academia de la Historia, 1963, pp. 110-111 et 115.

64 *Tumbo A de la catedral de Santiago*, éd. par Manuel Lucas Álvarez, n° 1, pp. 49-51.

65 Manuel C. Díaz y Díaz, “La Epistola Leonis Pape de translatione Sancti Iacobi in Gallaeciam”, *En camino hacia la gloria (Miscelánea en honor de Mons. Eugenio Romero Pose)*, Santiago de Compostela, Revista Compostellanum, 1999, pp. 517-568.

voeu de Ramire II, pour attribuer celui-ci à Ramire I<sup>er</sup>, qui l’aurait prononcé à la suite d’une victoire sur les Maures à Clavijo, victoire qui mettait fin au tribut annuel dû aux musulmans de cent jeunes filles chrétiennes. Le “Voeu de Saint-Jacques” obligeait tous les habitants du royaume à payer un cens à la basilique compostellane, et il constitua l’un des principaux revenus du siège jusqu’au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>.

L’objectif poursuivi par Diego Gelmírez s’inscrivait donc dans la politique de glorification du siège compostellan dont le pape León IX avait nié le caractère apostolique en 1049 et qui se voyait menacé par la restauration, en 1085, de l’Église de Tolède, dont le premier titulaire, Bernard, était vite devenu primat des Espagnes<sup>67</sup>. L’initiateur de cette politique était indubitablement Diego Peláez<sup>68</sup>. Il faut ici rapprocher deux brefs passages de l’*Historia Compostellana* qui révèlent cette continuité. L’un des motifs du voyage de Gelmírez à Cluny en 1105 était, semble-t-il, de recevoir du vieil abbé Hugues des conseils pour obtenir le *pallium* à Rome. Après lui avoir rappelé que même le clunisien Dalmace ne l’avait pas obtenu du pape Urbain II, l’abbé de Cluny évoqua l’attitude d’un prédécesseur de l’évêque auquel un légat pontifical avait fait savoir par ses envoyés qu’il s’attendait à ce qu’il vînt à sa rencontre en procession et lui manifestât l’obéissance due à un envoyé du pape. L’évêque de Compostelle – l’abbé reste volontairement vague, situant l’anecdote “*quodam tempore*” – leur aurait répondu: “Allez voir les cardinaux de cette Église et qu’ils fassent montre de la même obéissance et vénération envers les cardinaux de l’Église romaine que celle que leur montreront ensuite les cardinaux romains à Rome”; le second auteur de l’*Historia* ajoute que cette arrogance, “l’Église romaine la garde en mémoire jusqu’au jour d’aujourd’hui, et que, souvent évoquée, cela a nui et continue à nuire à l’Église compostellane”<sup>69</sup>. Le prédécesseur de Diego Gelmírez, probablement Diego Peláez, aurait ainsi fait savoir à l’Église de Rome qu’il considérait son siège comme équivalent à celui de saint Pierre, et qu’il n’était pas prêt à accorder aux envoyés de l’évêque de Rome un traitement différent de celui qu’il entendait recevoir à son tour<sup>70</sup>. Est-ce cet orgueil – *supercilium* – qui valut à Diego Peláez d’être déposé par le légat Richard en 1088?

66 Adeline Rucquoi, “Clavijo: Saint Jacques matamore?”, *Compostelle. Cahiers d’Études, de Recherche et d’Histoire Compostellanes*, 10 (2007), pp. 48-58. M. Manzanares de Cirre, “Las cien doncellas: trayectoria de una leyenda”, *Proceedings of the Modern Language Association*, 8 (1966), pp. 179-184. Fernando López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, pp. 181-182.

67 Johannes Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. XIX, Venise, 1774, c. 727-746, en part. c.741 (concile de Reims de 1049).

68 Raquel Alonso Álvarez, “El obispo Pelayo de Oviedo (1101-1153): historiador y promotor de códices iluminados”, *Semata*, 22 (2010), sous presse, montre également qu’on ne peut comprendre l’oeuvre de l’évêque Pelayo d’Oviedo sans la relier à celle de son prédécesseur Arias (1073-1094), pp. 331-350, les deux prélats tentant de doter leur siège d’une mémoire historique, en partie inventée.

69 *Historia Compostellana*, I, xvi et II, 1.

70 José M<sup>a</sup> Martí Bonet, *Roma y las iglesias particulares en la concesión del palio a los obispos y arzobispos de Occidente*, Barcelona, CSIC, 1976, pp. 204-210. Dans son étude sur la remise du *pallium* par les papes aux évêques depuis Grégoire le Grand jusqu’à 1143, l’auteur montre bien qu’aucune métropole, aucun évêché d’Espagne ne réclamèrent le *pallium* avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ce qui témoigne de leur haut degré d’indépendance face à Rome.

Or, lorsqu'à la mort de Calixte II en 1124, Honorius II monta sur le trône de saint Pierre, l'*Historia Compostellana* rapporte que des rivaux et des détracteurs de l'archevêque Gelmírez l'accusèrent à Rome de se comporter *apostolico more*, aussi bien dans ses vêtements que lorsqu'il recevait les offrandes des pèlerins, ce qui mit en colère le nouveau pontife. L'affaire se solda par l'envoi à Rome de deux chanoines compostellans qui “répartirent sagement selon les indications du seigneur de Compostelle la *benedictio* qu'ils apportaient de 300 maravédís”, 220 maravédís étant donnés au pape et 80 utilisés pour “adoucir la curie” – “*in sedanda curia*” – <sup>71</sup>. Cette accusation, dont l'*Historia Compostellana* assure qu'elle n'avait aucun fondement et que le pape en fut convaincu, met cependant en évidence l'importance que l'archevêque entendait donner à sa personne en tant que titulaire du siège de l'apôtre saint Jacques. Comme l'évêque de Rome, celui de Compostelle ne pouvait agir qu'*apostolico more*.

Dans le but de préserver ces privilèges sans heurter directement Rome, Diego Gelmírez recourut entre 1090 et 1140 à tous les appuis possibles. Face à Tolède où dominait Bernard, homme du légat pontifical Richard de Saint-Victor de Marseille, Diego joua la carte de l'abbaye de Cluny, ou plus exactement celle de l'abbé Hugues de Semur, oncle par alliance du roi Alphonse VI, grand-oncle d'Urraca, comtesse de Galice. Lorsque le roi Alphonse VI et l'abbé de Cluny disparurent, Diego Gelmírez se tourna vers Calixte II, frère du défunt comte Raymond de Galice et oncle du futur roi Alphonse VII, et noua des relations étroites avec de nombreux cardinaux qui survécurent à Calixte II. Il ne négligea pas pour autant Jérusalem, dont le prestige était alors grand.

Tout en menant une politique basée en grande partie sur les relations familiales des rois et des comtes qu'il fréquentait, et en courtisant successivement l'abbé de Cluny, les papes et les patriarches, Diego Gelmírez faisait élaborer dans l'école de sa cathédrale une série de textes, liés à ceux des années 1070-1090, destinés à parachever l'oeuvre de pierre qui était érigée parallèlement, la basilique romane et ses alentours. Les excellentes relations avec les abbés de Cluny et les papes, répétées à satiété dans l'*Historia Compostellana* et corroborées par le *Codex Calixtinus*, cachent en fait la véritable, l'unique politique suivie par l'archevêque: l'indépendance de son siège face à Tolède<sup>72</sup> et sa reconnaissance comme l'égal de ceux de Rome et Jérusalem. Lorsqu'il meurt vers 1140, ce second objectif est effectivement atteint: Compostelle, qui avait vécu trois siècles dans le splendide isolement du pèlerinage, avait pris sa place dans la nouvelle carte géo-politique que tentaient de créer le pape, l'empereur et les rois de Jérusalem.

Fecha de recepción / date of reception / data de recepció: 18-10-2010

Fecha de aceptación / date of acceptance / data de acceptació: 08-01-2011

<sup>71</sup> *Historia Compostellana*, III, x.

<sup>72</sup> Peter Linehan, *History and the Historians of Medieval Spain*, Oxford, Clarendon Press, 1993, pp. 268-312.